



LA CHRONIQUE THÉÂTRALE

DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Variations aléatoires sur le désir

L'œuvre de l'auteur britannique Howard Barker s'insinue par bonheur sur nos scènes. Guillaume Dujardin, qui présente *Graves épouses. Animaux frivoles* (*Deep Wives. Shallow Animals*) dans un texte français de Pascal Collin, en est ainsi à sa sixième pièce de Barker (1). C'est dire son attachement à un univers qui obéit à la dialectique d'une intelligente cruauté on ne peut plus singulière. Sous l'effet d'un bouleversement dont les causes sont tues (guerre civile ? révolution ?), la comtesse Strassa (Odile Cohen), sale, en haillons, apprend de la bouche de son ancienne servante (Léopoldine Hummel) que son valet de mari veut jouir d'elle et, pour ce faire, s'apprête en coulisse. S'instaure entre les deux femmes un dialogue d'une crudité exemplaire, truffé de retournements, dans lequel le sexe, sous le vernis d'un marivaudage épicé, est fortement cité à comparaître.

Existe-t-il seulement, ce mari qu'on nous décrit nu et turgescant ? Un chien mécanique semble son envoyé à point nommé, rapportant successivement dans sa gueule un escarpin, une petite culotte. L'essentiel est dans ce duel à couteaux tirés dans le langage, au sein même d'une intense lutte des classes dans des fantasmes de possession et de soumission toujours

Au sein même
d'une intense
lutte des classes
dans des
fantasmes
de possession
et de soumission.

sur le point de passer d'un camp à l'autre, le tout s'avérant propice à un type d'humour noir supérieur réservé aux adultes. Dans un élan de permanent défi, dressées l'une contre l'autre en figures protéiformes du désir en ses plus extrêmes conséquences, donnant corps de la sorte aux hantises de Barker, les deux interprètes sont magnifiques, imposent subtilement l'évidence d'un dispositif pervers signifiant dont on trouverait difficilement l'égal aujourd'hui.

Rémi De Vos a écrit *Sextett*, dont Éric Vigner, qui dirige le Théâtre de Lorient (centre dramatique national), assure la mise en scène (2). Ils travaillent ensemble pour la quatrième fois. En 2006, c'était *Jusqu'à ce que la mort nous sépare* et, l'année suivante, *Débrayage*, première pièce de l'auteur. En 2008, ils signaient conjointement la traduction et l'adaptation d'*Othello*, de Shakespeare. Une telle constance dans la connivence ne manque pas d'attrait. *Sextett* se donne de long en large dans le décor (d'Éric Vigner) qui servit déjà pour *Jusqu'à ce que la mort nous sépare*, qui fut, avec l'épatant concours de Catherine Jacob et Micha Lescot, une réussite accomplie. Le même Micha Lescot tient le rôle de Simon, qui revient de l'enterrement de sa mère avec une collègue de bureau. Il va y avoir autour de lui une espèce de bal des sirènes, avec pas moins de cinq femmes le frôlant, dont l'une sous l'enveloppe charnelle d'une chienne qui lui bave dessus. À côté de Barker, tiens, c'est un peu fruste. Il y a des hauts et des bas dans le texte, avec pas mal de remplissage, un côté insolite préfabriqué. C'est brillant dans le jeu. Lescot est exquis et le gang des femmes, l'adorable Maria de Medeiros en tête, avec Anne-Marie Cadieux, Marie-France Lambert, Johanne Nizard et Jutta Johanna Weiss, est réjouissant. Le grand Jean Renoir disait que « l'art du cinéma consiste à faire faire de jolies choses à de jolies femmes ». Le théâtre aussi, après tout.

(1) Théâtre de l'Atalante, jusqu'au 27 novembre. Du 16 au 20 mars, le spectacle sera au centre dramatique régional de Tours, au Nouvel Olympia.

(2) Théâtre du Rond-Point jusqu'au 14 novembre. Texte publié chez Actes Sud Papiers.